

Culture



Gerónimo de Aguilar et les interprètes de Cortés

Eric Taladoire

Volume 7, Number 1, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078779ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078779ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Taladoire, E. (1987). Gerónimo de Aguilar et les interprètes de Cortés. *Culture*,
7(1), 55–65. <https://doi.org/10.7202/1078779ar>

Article abstract

Through a critical reading of the literature dealing with the Spanish conquest of Mexico, the author comments and reevaluates the role played by Cortés' interpreters, more specifically that of Gerónimo de Aguilar and of Marina, in that process.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gerónimo de Aguilar et les interprètes de Cortés

Eric Taladoire

Institut d'art et d'archéologie
Université de Paris I

À travers une lecture critique des relations et chroniques de la conquête espagnole du Mexique, l'auteur commente et réévalue le rôle des interprètes de Cortés, en particulier ceux de Gerónimo de Aguilar et de Marina, dans ce processus.

Through a critical reading of the literature dealing with the Spanish conquest of Mexico, the author comments and reevaluates the role played by Cortés' interpreters, more specifically that of Gerónimo de Aguilar and of Marina, in that process.

Si l'on excepte, et avec prudence, certaines actions spécifiques, telles que razzias ou expéditions purement militaires, la pratique des relations internationales implique, par nécessité, la notion de compréhension mutuelle. Que ce soit pour des explorations, du commerce, ou tout type d'activité politique (alliances, négociations, conquêtes), la connaissance d'un langage commun constitue un minimum préalable. Ce langage commun aux deux interlocuteurs peut se limiter à des gestes, comme culminer dans une connaissance complète d'une langue partagée. L'ampleur des échanges, comme leur complexité, dépend en partie de cette compréhension mutuelle. À la découverte du Nouveau Monde, les Européens, du moins l'élite, disposent d'un nombre élevé de moyens de communication : le latin demeure, d'une part, un dénominateur commun à de nombreux pays ; d'autre part, les langues des divers pays d'Europe sont suffisamment connues pour ne pas constituer des obstacles. Enfin, les premières explorations s'effectuent soit à un rythme très lent, soit sous formes de contacts épisodiques, qui ne rendent pas indispensable l'établissement de liens solides, du moins dans les premiers temps : ainsi en va-t-il des premiers contacts avec les populations des côtes africaines : le but de ces expéditions n'est pas de s'implanter localement, mais de découvrir des routes sûres vers des peuples avec lesquels on sait déjà pouvoir s'entretenir.

Dans la même optique, Christophe Colomb, lors de ses premiers voyages, n'accorde pas à la découverte des habitants des îles une importance majeure : dans l'idée que ces îles ne sont que les premières étapes sur sa route vers la Chine, et l'Extrême-Orient, il se limite à une communication par signes ou gestes, plus, dirait-on, pour satisfaire sa curiosité de « découvreur », que pour favoriser l'établissement de liens durables. On peut toutefois noter qu'il fait sienne une pratique courante, en enlevant des indigènes, pour les ramener en Espagne, et, par l'apprentissage de l'espagnol, disposer de futurs interprètes. L'implantation espagnole ultérieure dans les îles, et l'anéantissement rapide des populations locales, relève d'un type de colonisation et d'esclavage dans lequel la nécessité d'une langue commune ne représente pas un élément primordial.

La situation va changer profondément à partir du moment où les conquérants espagnols prennent conscience d'un double phénomène : la découverte de l'Océan Pacifique par Balboa, et son corollaire, l'identification de l'Amérique comme un continent entraînent comme conséquence immédiate l'apparition d'une idée nouvelle : personne sur ce continent ne parlera une langue connue des Espagnols. Cela pourrait être un phénomène mineur, si les populations rencontrées demeuraient semblables à celles déjà connues des îles. Mais le deuxième phénomène intervient alors, c'est-à-dire la découverte sur les côtes du Yucatan de civilisations plus complexes, urbanisées et riches, et surtout capables de s'opposer à la conquête. À partir de ce moment, le besoin de disposer d'interprètes se fait sentir de façon beaucoup plus nette : la conquête entre dans sa deuxième phase, et son succès dépend partiellement du degré de connaissance qu'ont les conquérants des peuples qu'ils vont affronter.

En réalité, les premières expéditions vers les côtes du Mexique se situent chronologiquement entre ces deux phénomènes. Lorsqu'en 1517, Cordoba se lance vers le Yucatan, il sait déjà que les terres qu'il souhaite explorer font partie d'un nouveau continent, mais il ne dispose encore d'aucun élément lui permettant d'évaluer l'importance des civilisations qu'il va être le premier à rencontrer. C'est à lui que revient le mérite, même douteux, d'avoir pris conscience de la nécessité d'enlever des indigènes mayas, afin de leur apprendre les rudiments d'espagnol nécessaires à leur utilisation ultérieure comme interprètes. Tous les chroniqueurs (Gomara, Diaz, Landa) confirment ce rapt, qui, selon Diaz, aurait eu lieu près de Cabo Catoche.

Sans accorder un caractère exceptionnel à cette pratique, il est toutefois possible de souligner que cet enlèvement particulier se situe dans un contexte légèrement différent des habitudes antérieures : en

effet, les survivants de l'expédition de Cordoba reviennent à Cuba avec des récits très imaginatifs sur les villes découvertes, leur richesse et les possibilités d'implantation dans les nouveaux territoires. Le rapt des deux Mayas acquiert ainsi un sens supplémentaire, et leur destin confirme, pour ce que l'on en sait, l'intérêt que les Espagnols leur portent. Ramenés à Cuba, les deux Indiens sont « instruits » dans la religion catholique, baptisés, Melchior ou Melchorejo selon Diaz, et Julianillo, et on tente de leur apprendre la langue espagnole. Tous ces éléments concordent pour souligner le rôle qu'ils seront censés jouer dans la conquête, rôle qui leur est dévolu dès l'année suivante : en 1518, Melchior et Julianillo font partie de l'expédition de Grijalva. Le témoignage de Bernal Diaz ne permet pas d'évaluer leur utilité réelle dans l'expédition. Tout au plus peut-on noter que les Espagnols ne leur manifestent pas une confiance absolue : durant toute l'expédition, Melchior et Julianillo sont surveillés : on tient à ce qu'ils ne s'échappent pas, ce qui démontre que les Espagnols tiennent à leurs otages et ne se font guère d'illusions sur la profondeur de leurs sentiments favorables à leur égard. Enfin, Diaz, et il est le seul à en faire mention, signale que Grijalva aurait à son tour enlevé un autre indigène, de langue nahuatl cette fois-ci, et baptisé Francisco. Diaz ne parlera plus jamais de lui, et aucun autre texte ne le mentionne, ce qui introduit un doute sur son existence.

Enfin, en 1519, commence l'expédition de Cortés. Lorsqu'il quitte Cuba, ce dernier bénéficie de connaissances déjà nombreuses sur le pays vers lequel il fait voile. Si en outre, les rumeurs ont considérablement déformé les idées et les illusions des Espagnols, Cortés dispose au moins de quelques certitudes : il va devoir affronter des peuples organisés, civilisés, dont la richesse est sans comparaison avec ce que l'on a trouvé dans les îles, mais aussi des peuples capables de se défendre, comme l'ont prouvé les défaites subies par Cordoba et Grijalva. Par ailleurs, Cortés ne quitte pas Cuba pour explorer, mais pour conquérir et coloniser, donc établir des relations durables avec les Indiens. Dans l'optique de l'époque, ces relations devront être non seulement politiques et économiques, mais aussi religieuses et juridiques : les Espagnols sont à la fois conquérants et croisés, ils sont également tenus par des lois et des règles de conquête qu'ils doivent être en mesure d'expliquer aux Indiens : l'expédition ne compte pas uniquement des marins et des soldats, mais des prêtres, un notaire royal et quelques fonctionnaires. La présence d'interprètes est donc impérative. Or, selon Diaz, Julianillo est mort, on ne parle plus de Francisco : reste Melchior (Melchorejo) qui « comprend un peu la langue de Castille ». Les qualités d'interprète de Melchior demeurent très sujettes à

caution cependant, puisque, à Cozumel, les premiers contacts pris avec les habitants se font par signes. On peut rappeler cependant que ces contacts, par signes ou avec l'aide de l'interprète, sont suffisamment explicites pour permettre à Cortés d'apprendre l'existence de survivants espagnols d'un naufrage, sur la côte proche. Le rôle de Melchior semble cependant très réduit, et deux explications sont envisageables. Il est tout à fait possible que les connaissances de Melchior restent encore insuffisantes. Toutefois, deux ans de séjour avec les Espagnols lui auraient théoriquement permis d'acquérir un certain degré de connaissances de leur langue. Il est aussi possible de souligner chez lui un manque de bonne volonté, bien compréhensible, et que son attitude ultérieure confirme : lorsque les Espagnols, parvenus à l'embouchure du Rio Grijalva, doivent affronter les guerriers indiens, Diaz indique que Melchior a déserté, et qu'il a incité les Indiens à résister aux conquérants. Selon Diaz, la défaite subie par les Indiens aurait alors entraîné le sacrifice de Melchior. On peut ainsi douter de son amitié pour les Espagnols, de la profondeur de ses convictions religieuses catholiques, et, par voie de conséquence, de son souci de coopérer. Il reste que, même involontairement, il a contribué à faciliter l'installation pacifique des Espagnols à Cozumel, et à leur faire connaître l'existence de Gerónimo de Aguilar.

C'est à ce moment-là, en effet, que les Espagnols apprennent des habitants de Cozumel, l'existence de « cinq ou six » Espagnols barbus sur la côte du Yucatan, à environ deux jours de marche (six selon Landa). À ce propos un point mérite d'être éclairci : la première des lettres de Cortés fait état de ce que l'une des raisons de l'expédition était de secourir ces naufragés. Mais il est peu vraisemblable que Cortés ait connu ce fait, en dépit de ses affirmations. Il semble que Cortés ait usé de cet argument pour justifier a posteriori son expédition. D'ailleurs, comme on le verra, il ne restait alors que deux survivants et non quatre ou cinq, comme l'affirmaient les gens de Cozumel, ce qui tend à prouver que les liens entre l'île et la terre ferme étaient pour le moins lâches. Si les habitants de Cozumel eux-mêmes en savaient aussi peu, il est difficile de croire en l'affirmation de Cortés.

Gerónimo de Aguilar et le naufrage de Valdivia

Élément essentiel de la conquête du Mexique, Aguilar est en même temps très célèbre, comme en témoigne le poème de Francisco de Terrazas (cf. annexe), et très mal connu, en fait. L'un des deux survivants, avec Gonzalo Guerrero, d'un naufrage survenu huit ans auparavant, il va jouer un rôle très important dans la suite des événements, mais les faits relatant son aventure sont peu nombreux.

Gerónimo ou Jerónimo (de) Aguilar est natif d'Ecija, près de Séville, et on ne connaît ni sa date de naissance, ni la date de son arrivée dans le Nouveau Monde. Apparemment, tous les auteurs s'accordent pour en faire un membre de l'Église ayant reçu les Ordres mineurs. Chaunu seul en fait un prêtre, ce qui semble peu probable. Il serait parent d'un certain Marcos de Aguilar, et il apparaît pour la première fois comme membre de l'expédition, dans le Darien, menée par Diego de Nicuesa.

En 1509, une double expédition part des îles vers le Darien : Hojeda avec 300 hommes doit coloniser les territoires à l'est de l'isthme de Panama, et Nicuesa avec 700 hommes, dont Aguilar, ceux situés à l'ouest de l'isthme, vers le Nicaragua et le Honduras. Les hommes de Hojeda entrent en conflit avec les Indiens, perdent 70 combattants et sont assiégés. Hojeda quitte le territoire et rentre à Saint Domingue où il meurt, laissant à Pizarre le soin d'évacuer les survivants vers le Darien. Parmi ces survivants, on compte Enciso et Vasco Nuñez de Balboa. L'expédition de Nicuesa, dont Cortés aurait dû faire partie s'il n'était pas tombé malade, est également un échec. Poursuivis par les Indiens, avec de lourdes pertes, les survivants rejoignent les débris de l'expédition de Hojeda. Un conflit d'autorité éclate entre Nicuesa et Balboa, qui réussit à se débarrasser de son adversaire. Balboa va alors entraîner ses hommes à travers le Darien à la découverte du Pacifique (1513). Mais, durant les conflits qui opposent les conquistadores, Balboa, qui ne tardera à mourir, a senti le besoin de chercher l'appui des autorités. C'est pourquoi il a dépêché l'un de ses hommes de confiance, Valdivia, à Saint Domingue, afin d'avertir les autorités de ce qui se passe au Darien, de leur apporter le Quint royal (20 000 ducats ou 10 000 pesos d'or) et de ramener des renforts. Valdivia a donc quitté le Darien sur un petit bateau, emmenant avec lui Gerónimo de Aguilar. On peut ici poser la question : Aguilar était-il une bouche inutile au Darien, ou au contraire, un fidèle de Balboa ? Rien ne permet de trancher.

En tous cas, le bateau fait naufrage au large de la Jamaïque, sur des hauts-fonds, que l'on désigne sous les noms de Las Viboras, los Alacranes ou los Caimanes. Une vingtaine de survivants, parmi lesquels Diaz mentionne deux femmes, s'entasse dans un canot sans voiles ni nourriture. Le canot va dériver durant deux semaines, au cours desquelles sept à huit des naufragés meurent de faim ou de soif. Poussé par les courants, le canot finit par être jeté sur une côte, où les treize survivants, selon la plupart des textes, sont capturés par des Indiens. Deux problèmes surgissent à ce sujet. En effet, les récits divergent alors sur leur sort, ainsi que, par voie de conséquence, sur le lieu exact de leur naufrage. Tous les chroni-

queurs s'accordent pour affirmer que Valdivia et quatre autres prisonniers sont sacrifiés, et tous, sauf Bernal Diaz, ajoutent à ce sacrifice l'idée d'anthropophagie. Le poème de Terrazas reprend la même idée. Diaz, qui ne recule cependant pas dans le reste de son *Histoire Véridique*, sur ce genre de détail, reste muet sur ce point. Selon l'ensemble des textes, les sept ou huit survivants sont alors enfermés dans des cages, et mis à engraisser.

Ce double caractère de sacrifice humain et d'anthropophagie a amené deux auteurs à contester le lieu traditionnellement admis pour le naufrage. Si la plupart des commentateurs, on le verra, s'accordent pour situer le lieu d'arrivée de Valdivia, d'Aguilar et de leurs compagnons sur la côte entre Cozumel et Isla Mujeres, Las Casas émet un doute, car il refuse l'idée que les Mayas pratiquent ces deux activités. Lothrop (1927) va plus loin : s'il admet que le sacrifice existe en zone maya, à l'époque, il refuse la notion d'anthropophagie rituelle ; ce qui l'amène à proposer comme lieu du naufrage la côte nord du Honduras, au lieu-dit Maña, une région où l'anthropophagie existait. Cette hypothèse soulève alors une question : dans la mesure où il ne fait aucun doute qu'Aguilar a bel et bien été recueilli à une faible distance de Cozumel, il faudrait admettre qu'il ait pu, après son évasion, parcourir toute la distance séparant ces deux régions.

Il semble plus probable que le naufrage ait effectivement eu lieu en un point de la côte nord du Yucatan, quelque part entre Cozumel et Cancun, et que les Mayas qui ont recueilli les naufragés aient sacrifié et mangé certains des compagnons d'Aguilar. Scholes et Roys (1968) confirment à diverses reprises l'existence de la pratique, peu courante cependant, d'une anthropophagie rituelle. Quant à la pratique des sacrifices humains, elle est amplement attestée, et se poursuivra même après la conquête (Clendinnen 1987). Dans ces conditions, il est possible d'envisager que Bernal Diaz n'ait pas accordé au thème de l'anthropophagie trop d'intérêt, dans la mesure où ce fait était, à ses yeux, mineur, dans le contexte de la découverte d'un Espagnol vivant au Yucatan depuis huit ans. Le thème de l'anthropophagie aurait seulement été mis en valeur plus tardivement, et développé pour d'autres raisons, politiques (la conquête du Yucatan), religieuses (l'évangélisation), ou même plus simplement pour donner à l'histoire d'Aguilar un aspect littéraire plus accrocheur : le poème de Terrazas développe ainsi largement ce thème ; de même, Gómara, Motolinía et Salazar racontent l'histoire, invérifiable, selon laquelle la mère d'Aguilar ayant appris le sort de son fils, aurait été atteinte de folie et de phobie de la viande.

Après avoir vu leurs compagnons sacrifiés et peut-être mangés, les sept ou huit survivants sont

donc enfermés dans des cages, et « mis à engraisser ». Tous les témoignages concordent alors pour affirmer que le groupe entier réussit à s'enfuir, et qu'ils sont à nouveau capturés par un autre groupe maya, qui se contente de les réduire en esclavage. Le chagrin, les mauvais traitements et le travail dur, les maladies aussi, peut-être, entraînent la mort de tous sauf deux, Aguilar lui-même et un compagnon, Gonzalo Guerrero.

La captivité

On connaît en fait très peu de détails sur la captivité de ces hommes. Le nom du chef du groupe anthropophage serait selon Terrazas, Canetabo. Rubio Mané (1957) propose le nom de Kinich, sans qu'il soit possible de savoir de quelles sources il tire cette affirmation. Le chef du groupe chez qui ils sont après réduits en esclavage, se présente diversement comme Aquimuz (Salazar), Aquincuz (Gómara), ou Ah Kin Cutz (Cogolludo). La région sur laquelle il règne s'appellerait Xamanzana (Gómara), Jamancona (Salazar), ou Zama, ou encore Xamantzama. Il est difficile de localiser un site précis pouvant correspondre à ce terme : malgré l'affirmation de Chaunu (1969), il ne peut s'agir de Tulum. Lothrop a auparavant proposé le site de Xamanha, ou Holum. Il reste que l'ensemble de la région envisagée appartient à cette époque à la province d'Ekab, peut-être déformée en Kan Ekab, puis Canetabo, par Terrazas.

À compter du moment où les évadés vont tomber au pouvoir d'Ah Kin Cutz, ils sont réduits en esclavage et astreints à de gros travaux : portage, activités domestiques, pour les femmes. Les témoignages insistent sur le caractère pénible de ces activités, au point souvent de les rendre responsables, avec le chagrin, de la mort de la plupart d'entre eux. Le destin ultérieur d'Aguilar et de Guerrero permet de tempérer légèrement la noirceur de ce tableau, dans la mesure où, au cours de leur captivité, leur statut d'esclaves va progressivement se transformer pour les amener à des positions d'autorité et de commandement. Il semble donc que le statut d'esclave ne soit pas un statut définitif, ni humiliant, de la même façon qu'il est défini chez les Aztèques. Pour ce qui est d'Aguilar, tout d'abord, après la mort d'Ah Kin Cutz, il est attaché à la maison du fils de ce dernier appelé Taxmar, dans la plupart des textes, et Ahmay Taxmay par Cogolludo. D'esclave astreint à de gros travaux, il va progressivement s'élever, à travers diverses épreuves, au poste de conseiller, peut-être en demeurant serviteur.

Les témoignages varient sur la nature des épreuves subies, et plus le temps passe, plus ils sont prolixes en détails, parfois « croustillants ». Ainsi, tout d'abord, on peut noter l'anecdote de la tentation féminine : Aguilar aurait été expédié pour une corvée

longue, en compagnie d'une jolie fille, dont la mission consistait à le tenter et à le séduire. Avec difficulté, en s'aidant de son bréviaire, Aguilar aurait résisté et aurait ainsi acquis, par sa chasteté, la confiance de Taxmay. L'anecdote est trop belle, mais ce sont surtout les raisons de la force d'âme d'Aguilar qui valent la peine d'être mises en lumière. Si de nombreux chroniqueurs, comme Landa, mettent en évidence la foi et le souci de chasteté consécutif à son appartenance à l'Église, d'autres avancent des raisons plus prosaïques : la prudence, selon Diaz ; selon Salazar, le fait que la demoiselle n'ait pas été baptisée : une « infidèle » selon Cogolludo. Autant pour la chasteté d'Aguilar ! Il semble plutôt que les raisons de son abstinence résident dans sa méfiance et son souci de survivre, face aux pièges réels ou supposés tendus par son maître, et dans un respect très théorique des lois de l'Église : de la même façon, les soldats n'hésiteront pas à se marier ou à se mettre en ménage avec des Indiennes, parfois dans l'adultère comme Cortés lui-même avec Marina, du moment qu'elles auront été baptisées, sans instruction religieuse, d'ailleurs.

Selon Salazar et Cogolludo, Aguilar aurait ensuite été soumis à la nécessité d'exercer des activités militaires et guerrières. Sous peine d'être sacrifié, « infidèle » à son tour à la religion maya, il aurait mené à deux reprises des guerres victorieuses contre les ennemis de son maître. Les deux chroniqueurs insistent sur le fait que sa participation à ces guerres a le souci de survivre comme justification, puisque les ennemis de son maître demandent sa mort. L'insistance sur cette participation involontaire, mais nécessaire, est contredite par le récit même de Cogolludo : Aguilar est décrit comme se battant bien, intelligemment, prenant même dans les combats la direction des opérations : il tend des pièges, et commande à des guerriers indiens. L'image d'un esclave menacé, comme l'image d'un religieux, tendent à s'estomper. Aguilar est certainement en train de s'adapter à sa nouvelle vie ; il est plus soldat que prêtre, il exerce des responsabilités et, s'il conserve des liens moraux avec l'Ancien Monde, ils sont loin d'avoir l'importance que la plupart des chroniqueurs leur attribueront : on peut tout au plus affirmer qu'il reste chrétien. C'est peut-être ce seul point qui le différencie de Guerrero.

Pour ce qui est de ce dernier, on sait que Gonzalo Guerrero était marin, natif de Palos. Recueilli comme Aguilar par Ah Kin Cutz, on ignore dans quelles circonstances il est parvenu chez un autre cacique, appelé Nachacan, qui avait pour territoire Chetumal. Cogolludo propose le site de Bakh'al, moins distant du lieu où aurait résidé Aguilar. Sur la captivité de Guerrero, on ne sait rien, sinon qu'à l'arrivée des Espagnols, il est marié à une soeur de

Nachacan dont il a eu trois enfants (Diaz, Cogolludo). Il aurait alors le corps peint ou tatoué, les oreilles percées et munies d'anneaux, les cheveux longs et, selon Diaz, la lèvre inférieure percée. Si l'on peut émettre quelques doutes sur la précision de ces témoignages, venant de gens qui ne l'ont pas vu, il semble raisonnable de penser qu'une partie de cette description se fonde sur l'aspect assez similaire que pouvait avoir Aguilar et sur la description qu'il a pu faire de son ancien compagnon. On peut surtout insister sur le caractère symbolique de l'aspect sauvage attribué à Guerrero : au contraire d'Aguilar, il a succombé : il s'est marié, adapté ; il a vraisemblablement abandonné le christianisme : dans le texte de Diaz, Aguilar aurait rappelé à Guerrero qu'il était tout de même chrétien, ce qui ne semble pas l'avoir troublé outre mesure. Landa affirme même son abandon du christianisme, trahison grave et presque incompréhensible pour les Espagnols. Bien plus qu'Aguilar, Guerrero s'est converti en chef de guerre, apprenant aux Indiens à se fortifier, et finissant par mener les Indiens contre l'expédition de Cordoba. Renégat et apostat, Guerrero est l'antithèse d'Aguilar. Il n'est pas sans intérêt ici de soulever à ce sujet quelques questions. Tout d'abord, il existe un parallèle entre les deux destins de ces hommes qui se sont élevés d'esclaves à chefs de guerre, ce qui tend à prouver que leur statut d'esclaves était moins dur qu'on ne l'a dit, et que leurs qualités personnelles permettaient une ascension sociale assez rapide.

La différence réelle entre les deux hommes tient en fait à un seul trait : la foi d'Aguilar. Là où ce dernier résiste, Guerrero cède : il choisit la civilisation maya contre les Espagnols. Si l'on en croit de nombreux chroniqueurs, qui narrent une très hypothétique entrevue entre les deux hommes, le refus de Guerrero de revenir vers les Espagnols serait plutôt dû à la honte ressentie du fait de son apparence. Mais les mêmes chroniqueurs soulignent que Guerrero aurait poussé les Indiens à attaquer les Espagnols : si ce dernier élément ne signifie pas une hostilité réelle, compatible avec sa « trahison », on peut alors accepter l'hypothèse de la honte. Mais elle semble peu vraisemblable. En fait, il apparaît que, pour des raisons parallèles à celles d'Aguilar, Guerrero a choisi délibérément le camp maya. On peut chercher des justifications à son attitude dans l'acceptation de son destin, dans son manque d'éducation comparée à celle d'Aguilar, dans une simple adaptation à son nouveau pays. Rien de tout cela ne justifie son hostilité aux Espagnols, sinon la conscience de son apostasie. Deux faits pourraient expliquer cette attitude : le sentiment d'avoir trahi sa foi, ou peut-être, le fait que Guerrero, natif du sud de l'Espagne récemment reconquise ne serait qu'un chrétien de fraîche date.

Son attitude hostile gêne, en tous cas, fortement les Espagnols, et les textes des chroniqueurs reflètent ce sentiment. Qu'un Espagnol puisse renier sa foi et son pays au profit des « infidèles » pose un problème que l'on tente d'expliquer par divers subterfuges. La faiblesse de caractère, peu probable, la honte sont ainsi proposées. Les textes mentionnent cependant sans trop insister, le fait que Guerrero aurait poussé les Mayas à attaquer Cordoba. Cette hypothèse demeure fragile. En effet, si Guerrero réside bien près de Chetumal, il aurait dû, pour être en mesure de combattre Cordoba, être averti de sa présence, et faire diligence pour rallier le lieu du combat. Cela paraît peu vraisemblable, mais cet acte pourrait « justifier » son refus de rallier les Espagnols. À moins que ce fait n'ait réellement eu lieu, si l'on accepte que Guerrero ait vécu beaucoup plus près. Dans ce cas, l'entrevue entre les deux hommes aurait pu avoir lieu, mais ce n'est certainement pas la honte de son aspect qui aurait gêné Guerrero. Ce dernier aurait alors délibérément choisi le camp maya, phénomène inacceptable et incompréhensible pour les Espagnols. Tout ceci est à l'origine du flou qui entoure le cas de ce transfuge, sur lequel les chroniqueurs évitent d'insister. Il reste que cet événement suscite de nombreuses interrogations, actuellement insolubles. Guerrero sera tué, apparemment, le 13 août 1536, dans une bataille contre les Espagnols près de Puerto Caballos. Dans une lettre du 14 août, Andrés de Cerezeda mentionne la mort d'un Espagnol qu'il appelle Gonzalo Aroza, tué d'un coup d'arquebuse, lors d'un assaut mené par des Mayas contre des Espagnols.

Lorsque, par le biais de son interprète, ou par signes, Cortés apprend l'existence de ces Espagnols, captifs, il comprend immédiatement l'importance de la nouvelle et de ses implications. En effet, secourir des fidèles, des compatriotes dans le besoin d'abord est un devoir, et ce serait probablement faire injure à Cortés de penser qu'il n'a pas tenu compte de ce fait. Mais Cortés voit certainement beaucoup plus loin : les Espagnols en question pourraient se révéler des auxiliaires essentiels, tant par leur fidélité naturelle, ce qui au moins dans le cas de Guerrero est donc une erreur, que par leurs connaissances de la langue et des coutumes. L'intérêt de Cortés transparait dans le temps et l'énergie qu'il consacre à délivrer ces captifs. Dès qu'il apprend leur existence, Cortés cherche des messagers pour apporter aux Espagnols prisonniers la nouvelle de sa venue, et de quoi se racheter s'ils sont esclaves, c'est-à-dire de la verroterie. Tout semble indiquer que les captifs ne sont pas à plus de deux jours de marche, soit quatre à cinq jours aller et retour. Cortés dépêche des messagers et deux bateaux, sous les ordres de deux de ses plus fidèles lieutenants, Escalante et Ordaz, avec mission d'atten-

dre de six à huit jours, soit trois jours de plus que le minimum nécessaire. Au terme de ces huit jours, dix selon certains, Aguilar ne s'est pas présenté et les navires rentrent seuls. Que s'est-il passé ?

Selon Salazar, le message n'aurait pas été transmis directement à Aguilar, mais à son maître, qui aurait ainsi pu éprouver une fois de plus sa fidélité. Ce fait est peu vraisemblable, dans la mesure où il impliquerait de la part du maître une connaissance de l'espagnol ou une prescience surprenantes. Diaz affirme, quant à lui, que Aguilar, ayant reçu le message, aurait par honnêteté cherché à racheter sa liberté : une « preuve » de plus que le chroniqueur verse au dossier d'Aguilar.

Finalement, lorsqu'Aguilar se présente sur la côte, les vaisseaux espagnols sont partis. Bien plus, la flotte espagnole a levé l'ancre de Cozumel. C'est un hasard qui fait qu'Aguilar pourra la rejoindre : une tempête oblige la flotte à revenir à son port d'attache. Aguilar traverse alors de la terre ferme à Cozumel dans un petit canot, soit avec les deux messagers envoyés par Cortés, soit avec quelques rameurs de son village. Aperçu par des Espagnols (Angel Tintorero selon Salazar, Andrés de Tapia, selon Diaz et Gomara), Aguilar tombe nez à nez avec des hommes de Cortés. La scène est bien décrite chez Diaz, et ne manque pas d'intérêt. Les Espagnols voient un être nu, vêtu d'un pagne, peut-être d'une cape, basané, les cheveux ras, un arc et des flèches à la main, un livre d'heures dans l'autre, s'accroupir sur ses talons, leur demander en mauvais espagnol la date du jour, puis tomber à genoux, pleurer, et demander s'ils sont chrétiens. Ce récit, repris à peu près de manière semblable par tous les chroniqueurs, révèle à la fois les doutes d'Aguilar et son soulagement, sa volonté de demeurer Espagnol et chrétien, mais aussi l'ampleur de son adaptation à la culture maya : il a presque oublié sa langue maternelle, et si son aspect choque autant les Espagnols, qu'en serait-il de celui de Guerrero ? On peut aussi supposer que le caractère pittoresque de cette description tient à la vision « européenne » du « sauvage » qu'était devenu Aguilar.

Aguilar, interprète et conseiller

À compter de ce moment, et dans l'ensemble des textes, Aguilar perd semble-t-il de son intérêt : il n'est plus pour la plupart des auteurs, Diaz inclus, qu'un comparse, dans la conquête. Or, en réalité, il va jouer dans la suite des événements un rôle complexe directement issu de son histoire antérieure. Dès son ralliement à l'armée de Cortés, Aguilar assume un double rôle. Selon Gomara, Aguilar traduit à Cozumel un prêche de Cortés, c'est-à-dire qu'il joue à la fois le rôle d'interprète, et, compte tenu du fait qu'il ne parle pas à nouveau l'espagnol correctement, il

exerce une fonction religieuse. Le 4 mars 1519, la flotte appareille pour le Rio de Grijalva, où les Espagnols débarquent le 12 mars. À Potonchan, Aguilar sert d'abord d'interprète : selon Diaz, Gómara et Cortés, il maîtrise assez bien la langue chontal pour parler avec les Indiens. Ceci implique évidemment que la même langue qu'Aguilar a apprise sur la côte orientale du Yucatan est en usage au Tabasco, ou tout au moins, une langue suffisamment proche. Mais le rôle d'Aguilar s'accroît alors sur de nouveaux registres. En effet, avant les combats, Aguilar est chargé par les Espagnols de négocier avec les Indiens qui tentent de s'opposer aux intrus, puis de leur faire les sommations d'usage. En tant qu'interprète, donc, mais aussi que porte-parole, Aguilar exerce alors une fonction diplomatique et juridique, sans succès dans un premier temps, puisque son intervention n'empêche pas la bataille. Rappelons ici que l'autre interprète, Melchior, joue le rôle inverse. La bataille gagnée par les Espagnols, Aguilar participe aux négociations. Et c'est alors qu'il acquiert son rôle principal, celui que Cortés a certainement su prévoir : il connaît les moeurs du pays, pour y avoir vécu ; il connaît les Indiens ; il n'est pas seulement interprète, mais espion, agent, informateur : lorsque les Indiens envoient, pour négocier, des esclaves, Aguilar seul est en mesure de reconnaître leur statut d'esclaves et de répondre à l'injure par l'injure. Là où les Espagnols se seraient laissés leurrer, il agit par lui-même : Aguilar n'est plus seulement un interprète, il est devenu un homme de confiance de Cortés. La paix gagnée, c'est à Aguilar que l'on confie l'évangélisation des vingt femmes données en otage, dont Marina. C'est lui qui assure leur conversion.

L'importance de son rôle va presque immédiatement être remise en question, brièvement. Le 21 avril 1519, la flotte espagnole arrive à San Juan de Ulua. Les premiers contacts s'établissent avec les envoyés aztèques. Le moins que l'on puisse dire est que les problèmes d'Aguilar commencent. Selon Gomara, Aguilar ne comprend pas bien les envoyés de Moctezuma. Il serait peut-être possible de le suivre sur ce point, si l'on en croit Scholes et Roys qui supposent qu'Aguilar aurait pu avoir des rudiments de nahuatl. Mais, selon Salazar, Cortés et Diaz, Aguilar ne comprend rien. Cortés est furieux : tout ce qu'il a investi en Aguilar se révèle inutile. C'est alors qu'apparaît Marina : Cortés s'aperçoit qu'elle parle avec l'un des envoyés aztèques. Or elle parle maya, et c'est Aguilar qui l'a évangélisée. Un double interprétariat s'avère possible : Aguilar, de l'espagnol au maya, et Marina, du maya au nahuatl.

Il n'est pas question ici de traiter le problème posé par Doña Marina de façon approfondie, dans la mesure où son rôle dans la conquête et sa personnalité ont fait l'objet de multiples travaux et querelles.

Le livre d'Octavio PAZ (1972) fait en grande partie le point sur ces questions. On s'attachera simplement à son travail d'interprète, dans le sens strict où l'on entend le même travail que celui d'Aguilar. Apparemment, toutes les sources coïncident : Marina était fille d'un cacique de langue nahuatl, de la région de Coatzacoalcos (Painala selon Diaz, Ohutla selon Gomara, Acayucan selon Chaunu). À la mort de son père, elle est vendue par sa mère comme esclave, à un cacique du Tabasco ou de Xicalango. Elle est donc amenée à apprendre la langue maya. Marina fait partie des vingt femmes livrées par les Mayas à Cortés, et son évangélisateur est Aguilar lui-même. Donnée en mariage à Puertocarrero, après son baptême, elle se rallie totalement et rapidement à la cause espagnole, par dépit, par amertume, par esprit de vengeance, ou par amour de Cortés. À compter du moment où Cortés se rend compte de ses talents d'interprète, elle va exercer un pouvoir de plus en plus essentiel, complémentaire de celui d'Aguilar, de qui elle sera longtemps indissociable. Comme ce dernier, malgré tout, et pour d'autres raisons, elle est à peine mentionnée dans les textes : Cortés par exemple, parlant d'elle, écrit « nos interprètes ». Mais il va de soi que Cortés, marié, et vivant avec Marina, ne peut se permettre de trop insister sur ses liens avec elle. Cette discrétion de Cortés, comme de Gomara ou de Diaz, contraste de façon trop claire avec l'intérêt porté auparavant à Aguilar et à la question d'un interprète pour ne pas attirer l'attention.

De Veracruz à Mexico, Marina et Aguilar seront donc toujours mentionnés ensemble, mais de façon épisodique. On ne peut mettre leur action en valeur qu'à la faveur d'incidents précis. Diaz, par exemple, remarque que tous deux accompagnent Cortés dans toutes les expéditions, dans tous les raids, preuve de ce qu'ils lui sont indispensables, et du caractère encore complémentaire de leurs traductions. À Cempoala, Marina et Aguilar traduisent, prêchent (et on peut émettre, comme Madariaga, des doutes sur l'exactitude des dogmes religieux ainsi traduits), mais également informent et espionnent : ce sont eux qui négocient la question des porteurs totonaques ; ils corrigent l'illusion des Espagnols sur la richesse des maisons : c'est du plâtre, et non de l'argent qui recouvre les murs ; enfin, et du fait de leurs connaissances des us et coutumes, ils sont à même d'expliquer à Cortés l'importance du problème des collecteurs d'impôts aztèques et de l'aider ainsi à manoeuvrer entre ces derniers et les Totonèques. Leur rôle est similaire à Tlaxcala.

Mais c'est à Cholula que la situation commence à évoluer. En effet, avant l'embuscade tendue aux Espagnols, et le massacre qui s'ensuivit, Marina aurait été avertie des intentions des Cholultèques par une vieille femme. Diaz est clair sur ce point : Marina

court avertir Aguilar, qui informe Cortés. Dans la mesure où, peu de temps auparavant, Diaz explique que Marina négocie avec les Tlaxcalèques, prêche, il est évident que Cortés lui laisse une grande initiative, donc qu'il a confiance en elle. Si Marina, par conséquent, n'avertit pas Cortés directement, il est possible que ce soit dû au fait qu'elle ne maîtrise pas encore assez bien l'espagnol. Cela serait tout à fait naturel, étant donné le peu de temps dont elle a disposé pour l'apprendre. Mais dès l'arrivée à Mexico, il semble que Marina dispose d'une autonomie beaucoup plus importante. En effet, si Diaz continue à mentionner toujours «les interprètes», par exemple lors de l'arrivée de Narváez, ce même Diaz souligne que Marina, et elle seule, assure la traduction des entrevues entre Cortés et Moctezuma. Elle a donc acquis à ce moment, une maîtrise suffisante des deux langues pour agir seule.

Cela est d'autant plus important que, une fois installée à Mexico, l'armée a besoin d'un nombre accru d'interprètes. Et selon Diaz tel est le cas : outre Marina, le chroniqueur cite plusieurs noms : Aguilar lui-même, tout d'abord. Il apprend le nahuatl, probablement avec l'aide de Marina. Il a apparemment acquis dans cette langue une maîtrise suffisante pour que, lors de la mort d'Escalante, les Tlaxcalèques l'avertissent directement, sans informer Marina. Diaz cite également le nom d'un certain Juan Pérez de Arteaga, et surtout celui d'Orteguilla, le page donné par Cortés à Moctezuma. Orteguilla apprend le nahuatl, est capable de s'entretenir avec Moctezuma, et de traduire. Or, ce même Orteguilla sera témoin des entrevues de Moctezuma avec ses conseillers, entrevues au cours desquelles les Aztèques poussent l'Empereur à la guerre. On peut alors se demander pourquoi les Aztèques ont toléré la présence d'un témoin capable de les comprendre : est-ce dû au mépris pour Orteguilla ou plutôt à une mauvaise évaluation de sa connaissance du nahuatl ? Il faudrait alors supposer qu'Orteguilla a mieux connu le nahuatl qu'il ne le laissait paraître, donc qu'il a été un véritable espion de Cortés. En définitive, il semble assuré qu'à Mexico, Cortés dispose d'au moins quatre interprètes aux fonctions très diverses : certains ne sont que des traducteurs, comme Arteaga ; d'autres jouent, comme Orteguilla, Aguilar, un rôle d'espions ou d'agents de renseignements, en sus de leurs traductions. Enfin Aguilar et Marina atteignent eux, la fonction de véritables conseillers, car ils sont seuls à pouvoir comprendre les raisons profondes des attitudes aztèques, de l'intérieur.

Lors de la Noche Triste, Orteguilla est tué. On ne sait rien sur Arteaga. Marina et Aguilar échappent tous deux au massacre de la nuit du 30 juin 1520. À partir de là, les références se raréfient, surtout en ce

qui concerne Aguilar. Le destin de Marina l'entraîne vers d'autres situations. On sait tout au plus qu'Aguilar continue à accompagner fidèlement Cortés jusqu'à la prise de Mexico, en 1521. Bien plus, il participe avec Cortés et Marina, à l'expédition vers la Huasteca : or il ne parle pas cette langue, Marina est devenue autonome en espagnol. La raison de sa présence n'est donc certainement plus en tant qu'interprète, mais en tant qu'homme d'expérience, connaissant le pays mieux que n'importe qui.

Quand Cortés quitte Mexico, en 1524, pour affronter la rébellion d'Olid au Honduras, seule Marina l'accompagne : Aguilar a disparu. Il serait donc mort avant 1524 : Rubio Mané propose la date de 1523. Diaz précise que cet homme pur, ce « bon soldat » serait mort perclus de bubons (« tullido de bubas »), donc des suites d'une maladie vénérienne. On peut alors se souvenir de la chasteté supposée d'Aguilar durant sa captivité, des croyances religieuses qui lui étaient attribuées, et suivre Diaz quand il affirme que sa force d'âme devant les tentations était plutôt due à la prudence, et au fait que l'Indienne n'était pas baptisée. Un manuscrit de 1554, selon Landa, vient en partie éclairer les circonstances de la mort d'Aguilar. Il s'agit d'une pétition de paiement de services rendus par un certain Cristobal Doria, de Oaxaca, mari, « par mariage légitime » de Luisa, fille naturelle de Geronimo de Aguilar, célibataire et libre, et d'une femme tarasque. Sur ce dernier point, Rubio Mané, d'après Dorantes de Carranza, corrige en « femme tlaxcalèque », ce qui est plus probable : il s'agirait de Doña Elvira Toznenitzin, fille de Don Alonso Quauhtimotzin et de Doña Francisca Acatlmina, de Topoyanco. Aguilar aurait eu de sa femme deux enfants, un fils et une fille. La famille Doria serait la descendance de la fille d'Aguilar.

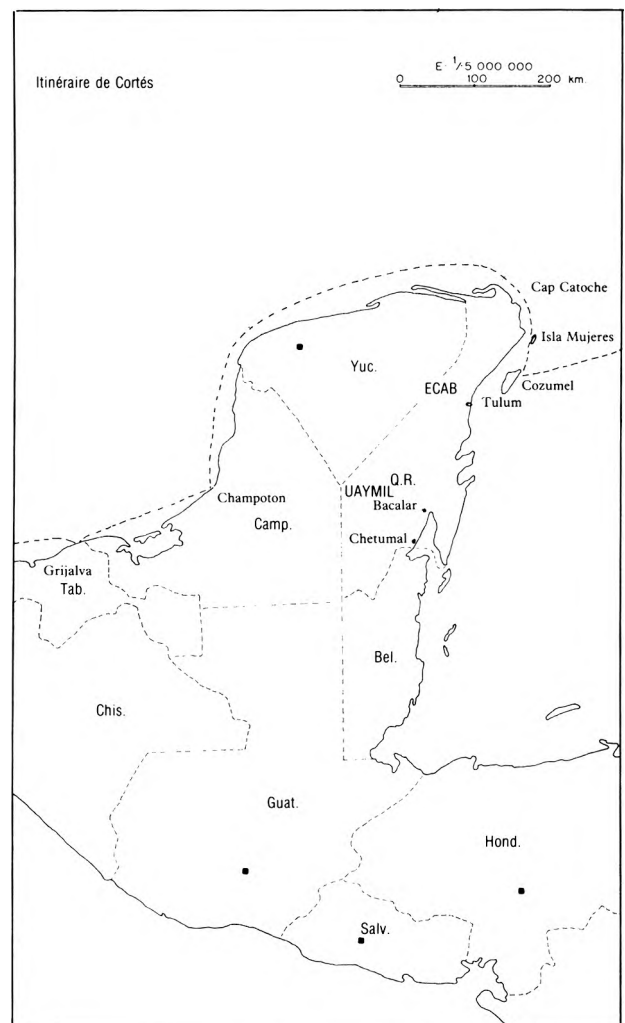
La plupart des travaux consacrés à la conquête, et plus spécifiquement au problème des échanges entre Espagnols et Aztèques, se sont généralement focalisés sur le cas de Marina. Cela provient en grande partie d'une double équivoque : d'une part, Marina a volontairement et brillamment trahi son peuple, ce que beaucoup ne lui ont pas pardonné ; d'autre part, elle a pris dans la vie de Cortés une place sans proportion avec son rôle d'interprète. Le cas de Marina interprète et du problème des langues a donc largement été occulté par d'autres aspects du personnage. Par voie de conséquence, ce problème de compréhension mutuelle entre Espagnols et Aztèques a souvent été sous-estimé. Or, il apparaît nettement que Cortés a consacré à cet aspect de la conquête une énergie et un soin particulier. Ce ne sont pas seulement Marina et Aguilar qui sont en cause, mais pas moins de cinq interprètes qui travaillent pour les Espagnols. Cortés a la chance de disposer de bons interprètes sérieux et intelligents (pensons au court

laps de temps dans lequel Marina apprend l'espagnol, ou Aguilar le nahuatl), mais il sait aussi aider la chance : quand l'occasion se présente de récupérer Aguilar, Cortés n'hésite pas à consacrer à cette entreprise du temps et des moyens. Cela est dû en partie au fait que Cortés, venu pour conquérir, sait qu'il doit pouvoir communiquer avec les habitants. Il sait surtout que sa petite armée doit disposer de tous les atouts possibles et, Aguilar ou Marina, avec leur connaissance des mondes maya et nahuatl, lui offrent des possibilités insoupçonnées de connaître, comprendre, espionner. Enfin, conquérants, les Espagnols sont tenus par des soucis juridiques : sommations avant les combats, négociations, actes : l'absence d'interprètes ne les a pas toujours gênés, mais Cortés est dans une situation telle vis-à-vis de la Couronne et de Cuba qu'il ne peut se permettre trop d'imprudences. Et catholiques, les Espagnols sont aussi en Amérique pour convertir les infidèles, on l'oublie trop : mais pour prêcher, il faut pouvoir parler. Ce sont tous ces rôles, interprète, conseiller, prêcheur, espion, informateur au sens ethnologique du terme que Marina et Aguilar vont jouer. Agents essentiels de la conquête, ils connaîtront tous deux une ascension extraordinaire, pour tomber dans la disgrâce et l'oubli. Mais sans eux, le destin de la Nouvelle-Espagne eût peut-être été différent.

BIBLIOGRAPHIE

- AMSLER, J.
1956 «Les interprètes de Cortés». *Vie et Langage* N° 50 (Mai), pp. 197-204, Larousse, Paris.
- CHAUNU, P.
1969 *Conquête et Exploitation des Nouveaux Mondes*, coll. Nouvelle Clio, N° 26 bis P.U.F., Paris.
- CLENDINNEN, I.
1987 *Ambivalent Conquest. Maya and Spaniard in Yucatan, 1517-1570*. Cambridge University Press.
- COGOLLUDO, Fr. D.L. de
1957 *Historia de Yucatan*. Ed. J. Ignacio Rubio Mañé. Colec. de Grandes Crónicas Mexicanas. Ed Academia Literaria, Mexico.
- CORTES, H.
1982 *La Conquête du Mexique*. Trad. de D. CHARNAY. Ed. B. Grunberg. Coll. La Découverte. Maspéro, Paris.
- DIAZ DEL CASTILLO, B.
1960 *Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva España*. 2 tomes. Porrúa, Mexico.
- GOMARA, F.L. de
1966 *Cortés. The Life of the Conqueror*. Lesley Bird Simpson ed. University of California Press, Berkeley and Los Angeles.
- INNES, H.
1971 *Les Conquistadores*. Coll. Aventuriers de l'Histoire. Elzevir-Sequoia, Bruxelles.

- LANDA, D. de
1978 *Yucatan Before and After the Conquest*. Trans. with notes by William Gates. Dover.
- LOTHROP, S.K.
1927 "The Word "Maya", and the Fourth Voyage of Columbus". *Indian Notes* Museum of the American Indians, Heye Foundation. IV, pp. 350-63. New York.
- MADARIAGA, S. de
1953 *Hernan Cortes*. Le livre de Poche, Calmann-Lévy. Paris.
- PAZ, O.
1972 *Le Labyrinthe de la Solitude*. Les Essais N° 172. NRF, Gallimard, Paris.
- SALAZAR, F.C. de
1971 *Cronica de la Nueva España*. Biblioteca de Autores Espanoles, N° 244-45. Ed Manuel Magallon. Atlas ed. Madrid.
- SCHOLES, F.V. and R.L. ROYS
1968 *The Maya-Chontal Indians of Acalan-Tixchel. A Contribution to the History and Ethnography of the Yucatan Peninsula*. University of Oklahoma Press, Norman.



Extrait du poème de Francisco de Terrazas, fils de conquistador (XVI^e siècle). Tiré de Rubio Mané (1957, pp. 155-60).

“Y dijo: aunque no sé en qué modo acierte
“de tanta desventura a daros cuenta,
“atento oid, señor, mi triste suerte,
“que aun su memoria el alma me atormenta:
“Jerónimo mi propio nombre ha sido
“y tuve de Aguilar el apellido.

“En Ecija naci y a Dios plugiera
“que en Ecija también me sepultara,
“y el juvenil hervor no me trajera
“do tanta desventura me hallara;
“en casa de mis padres me estuviera
“y con mi suerte allí me contentara:
“que no me ha sido el cielo tan avaro
“que no me diese un padre rico y claro.

“El año de once fue la suerte dura
“que para la Española dimos vela,
“y al triste fin, al fin tan sin ventura
“nos lleva una pequeña carabela.
“Llegando a Jamaica, muy segura
“de estar cerca del corte de la tela,
“en los bajos de Viboras caímos
“do el oro, y nave, y todos nos perdimos.

“Como aventado ciervo va corriendo,
“espesas matas y árboles saltando,
“que del ruido sólo va huyendo
“a la cubierta red enderezando:
“asi nosotros con buen tiempo yendo,
“incautos nuestro mal no recelando,
“primero nos hallamos ya perdidos
“que fuésemos del daño prevenidos.

“Digo que vimos la infelice tierra
“del malvado cacique Canetabo
“que si crueldad, que si maldad se encierra
“en el reino infernal de cabo a cabo,
“la suma, el colmo della en paz y guerra
“se vio en aqueste sólo por el cabo,
“horrenda catadura, monstruosa,
“ronca la voz, bravísima, espantosa.

“La cara negra y colorada a vetas,
“gruesísimo xipate por extremo,
“difícil peso para dos carretas,
“debió ser su figura Polifemo;
“de tizne y sangre entrambas manos prietas,
“bisajo que aun soñar lo agora temo;
“los dientes y la boca como grana,
“corriendo siempre della sangre humana.

“Venimos a poder del monstruo fiero,
“a la inhumana, a la bestial presencia,
“cual simplecico al lobo va el cordero
“pensando que su madre lo aquerencia,
“que en los dientes se ve del carnicero,
“pagando con la vida la inocencia:
“al sacrificio asi fuimos llevados,
“creyendo que era a ser muy regalados.

“Al triste de Valdivia echó las manos
“para cenarlo luego et primer día,
“que ya con unos golpes muy livianos
“en vano su morir entretenia,
“ya con promesas, ya con ruegos vanos,
“porque con la flaqueza no tenía
“mas de sólo el sentir para sentirlo,
“sin fuerza ni poder de resistirlo.

“Como al pollo llevar suele el milano,
“que apenas se rebulle y se menea,
“asi el flaco Valdivia clama en vano,
“forceja entre sus brazos y pernea:
“echólo en un tajón de piedra llano,
“con tosco pedernal en él golpea,
“sacóle el corazón vivo del pecho
“y ofrenda a los demonios de él ha hecho.

“¡Oh buen Valdivia, que tu muerte esquivaba
“y el alma a Dios ofreces juntamente!
“si ya en tu voluntad victima viva
“te haces de tu Dios omnipotente,
“¿qué demonio podrá ser que reciba
“tu noble corazón dado en presente?
“Mal quitarán ministros del infierno
“el sacrificio hecho a Dios eterno.

“Del casi vivo pecho palpitando
“la sangre Canetabo habia bebido,
“cuando su cuerpo vi descuartizado
“en pequeños pedazos repartido:
“mas porque está un banquete aparejado
“y aquesta colación muy breve ha sido,
“en otros cuatro hizo aquel malvado
“pasar lo que Valdivia habia pasado.

“Como en el rastro vemos los carneros
“que uno a uno se van disminuyendo,
“y al ojo y voluntad de los gíferos
“éste y aquél y estotro van asiendo;
“asi los miserables compañeros
“vimos llevar al sacrificio horrendo,
“donde los cinco dellos acabaron
“y en cebo a esotros siete nos guardaron.

“Una jaula de vigas nos hicieron
“de grosor indecible y de grandeza,
“y a cebo como a puercos nos pusieron
“en tanto que duró nuestra flaqueza.
“¡Oh cuanto mayor hambre padecieron
“por excusar un fin de tal cruera!
“pues toda la cuitada compañía
“por no morir, de hambre se moría.

“El tiempo de una fiesta se llegaba,
“que suele ser de treinta en treinta soles,
“la cual muy más solemne se esperaba
“con plato de los tristes españoles.
“El bárbaro instrumento resonaba
“de rayos, huesos, gaitas, caracoles,
“y aquello se entendía, sin experiencia,
“que fue notificarnos la sentencia.

“Dos cuchillos guardamos escondidos,
“que no sé cómo no nos los hallaron,
“pues cuando en la prisión fuimos metidos
“sin que quedase cosa nos cataron.
“Los maderos más bajos escondidos
“con ellos a gastarse comenzaron,
“como el que un monte de grandeza inmensa
“a puñados di tierra acabar piensa.

“El instrumento boto, chico y malo
“con que se fabricaba la salida;
“la gran dureza de aquel grueso palo
“y la menguada fuerza enflaquecida;
“tan gran labor, tan breve el intervalo,
“quitaban la esperanza de la vida,
“que si por no perderla se ayunaba,
“para poder salvaria nos dañaba.

“Mas tanto hizo el miedo de la muerte
“que ya ya a los alcances nos venía,
“que hubimos de romper la jaula fuerte
“casi dos horas antes de ser día;
“cuando del largo baile nuestra suerte
“a todos ya cansados los tenía,
“de nuestra libertad muy descuidados,
“en vino y grave sueño sepultados.

“Del maldito hospedaje nos libramos,
“salimos del lugar sin guía ninguna,
“y con la luz escasa caminamos
“del émulo del sol y de la luna,
“hasta dar en un monte do esperamos,
“no la salud, no próspera fortuna,
“sino tan solamente procurando
“poder morir siquiera peleando.

“Y allá en la furia ardiente de la siesta,
“habiendo sin parar gran tierra andado,
“topamos al bajar de una gran cuesta
“un pequeño escuadrón bien ordenado.
“La poca gente de Aquincuz es ésta
“con Canetabo el fiero enemistado,
“señor de un pueblo dicho Xamanzana,
“tratable gente y algo más humana.

“Dijera de sus tratos y costumbres,
“como hubimos la gracia desta gente,
“puesto que en cautiverio y servidumbre,
“sin esperar más bien perpetuamente.
“Mas ya Calixto puesto en la alta cumbre
“trastorna la cabeza al occidente,
“y la callada noche se resfria
“y a los ojos el dulce sueño envía.

“Las guerras que acabamos y vencimos
“en tiempo de Aquincuz, que fue muy breve,
“Y de Taxmar su hijo, a quien servimos
“espacio de ocho años o de nueve;
“la mísera miseria que sufrimos,
“el alma a renovarla no se atreve;
“basta saber que en fin nos acabamos,
“y que otro solamente e yo quedamos.

“En Chetumal reside ahora Guerrero
“que así se llama el otro que ha quedado;
“del grande Nachamcan es compañero,
“y con hermana suya esta casado:
“está muy rico y era marinero,
“ahora es capitán muy afamado,
“cargado está de hijos, y hase puesto
“al uso de la tierra el cuerpo y gesto.

“Rajadas trae las manos y la cara,
“orejas y narices horadadas;
“bien pudiera venir si le agradara,
“que a él también las cartas fueron dadas.
“No sé si de vergüenza el venir para,
“o porque allá raíces tiene echadas;
“así se queda, y solo yo he venido,
“porque él está ya en indio convertido.

“Los ánimos de todos los oyentes
“dejó de un miedo helado casi llenos,
“los pelos erizados en las frentes,
“los corazones muertos en los senos,
“viendo que van a do se comen gentes,
“adonde de piedad son tan ajenos,
“do no valen palabras ni razones,
“regalos, ni promesas, ni otros dones”.